

La ville coloniale et son influence sur la vie intellectuelle de l'Amérique latine.

par M. Rudolf GROSSMANN (Hambourg).

C'est en Amérique du sud que s'est accomplie une des plus étonnantes et des plus fructueuses synthèses entre autochtones et européens, synthèse qui nous apparaît dès aujourd'hui devoir présenter un jour pour l'humanité une importance peut-être aussi grande que celle de l'assimilation du patrimoine spirituel de l'antiquité grecque et romaine par l'ancien monde ibérique, étrusque, celte ou germanique.

Je vais m'efforcer ici d'étudier quelques aspects de cette synthèse. L'idée de cette étude me vint un jour où j'avais entrepris de dessiner une carte des territoires du Nouveau Monde colonisés par les Européens, aux environs de 1535.

1535. C'est-à-dire que moins de cinquante ans se sont écoulés depuis la découverte de l'archipel des Caraïbes par Christophe Colomb, moins de vingt ans depuis que Cortès a envahi l'empire des Aztèques au Mexique; Pizarro prépare seulement la même entreprise contre l'empire des Incas au Pérou et ce n'est que plusieurs années après que son capitaine, Almagro, lui présentera un rapport exact sur les régions plus méridionales de la côte pacifique du Chili. L'Atlantique du sud, y compris les côtes du Brésil et d'Argentine, a déjà été abordé, mais on n'en tient encore aucun compte. De plus, l'Europe ne distingue pas encore une Amérique du nord proprement dite, et à peine une Amérique du sud, selon l'image géographique qui nous est familière. Mais on distingue autre chose: une Amérique occidentale et une Amérique orientale: plus exactement, une Amérique occidentale, avec des villes; une Amérique orientale, sans villes. Car telle est la découverte étonnante que nous ferions en contemplant notre carte: d'un côté se pressent en nombre imposant, tout au moins pour l'époque, des métropoles et des comptoirs de commerce: Méjico, Puebla, Guadalajara, Acapulco, Panamá, Santa Marta, Cumaná, Cartagena, Quito, Guyaquil, Païta, Trujillo, Lima, Cuzco. De l'autre côté se dressent quelques misérables fortifications le long de la côte du Brésil, et les trois insignifiantes villes de Bahia, Rio de Janeiro et Buenos-Aires, en partie abandonnées. Un étrange bilan: le côté du continent dirigé vers l'Europe, l'Est, est vide. La civilisation européenne a pris racine là où l'Amérique se tourne vers l'Asie, vers l'Ouest. Bien que la côte atlantique soit, en fait, plus rapprochée, on ne s'y sent spirituellement pas plus près de l'Ancien Monde.

Mais un fait est plus étrange encore: un ou deux siècles plus tôt ce territoire urbain américain n'aurait pas été limité de façon essentiellement différente. Seulement Méjico aurait encore porté l'ancien nom de Tenochtitlan, les fondations des monuments incas à Cuzco n'auraient pas encore soutenu les murs de couvents chrétiens. Nous ne savons pas exactement si Lima, Quito ou Bogotá auraient déjà existé, comme berceaux des villes actuelles, mais nous savons que nous aurions trouvé dans leurs environs des colonies indigènes importantes. Par contre, dès l'époque du Méjico et du Cuzco indiens, et bien avant eux, d'autres noms brillent, comme par exemple celui de Chanchán, riche en palais et en temples, et qui aurait compté trois cent mille habitants, dans la région des civilisations côtières péruviennes; les villes fabuleuses du bas-

moyen- et haut-empire Mayas, les métropoles des Toltèques, Zapotèques et Mixtèques, des Totonagues et des Aztèques, dont la population atteignait plusieurs dizaines de milliers, qui possédaient de splendides temples, des académies savantes, comme Tetzcuco sous le roi Netzahualcōyotl, des établissements d'instruction pour militaires et prêtres, des conservatoires de musique et des centres d'art. Villes dans lesquelles on observait les étoiles comme dans la Babylone ancienne, dans lesquelles des représentations théâtrales étaient organisées comme à Athènes.

Que signifie tout cela ? Cela signifie que la colonisation originale des Espagnols en Amérique s'épanouit là où elle coïncide avec cette haute civilisation riche en villes des Indiens, dont beaucoup d'investigateurs admettent aujourd'hui qu'elle a été influencée de façon décisive par le monde asiatique, et elle reste d'abord stérile là où elle ne rencontre aucune civilisation urbaine autochtone. L'existence de villes, véritables centres religieux, politiques et économiques, et non simples agglomérations d'habitants, fut le facteur décisif et même fondamental de l'évolution spirituelle dans les dernières années avant l'arrivée des Européens aussi bien que dans les premières périodes de développement après leur arrivée.

Un second phénomène, peut-être plus intéressant encore, nous frappe. Il ne concerne pas la fonction de la ville en soi, par exemple par opposition au village, mais l'expression tout à fait concrète que cette fonction a trouvée dans un certain type de ville. En quelques mots: les villes réorganisées par les Espagnols en Amérique présentent, quant à leur plan, une analogie étonnante avec celles qu'ils trouvèrent dans le pays conquis.

Dans la ville coloniale espagnole, la cathédrale et le Cabildo (temple et administration communale, le centre local de la hiérarchie religieuse et civile) se trouvent sur la "plaza", donc au centre même du système, tout comme la Teocalli et le palais du souverain autour de la place du temple dans la cité mexicaine ou maya. Le monument religieux est, dans les deux cas, nettement plus riche et plus orné que le monument politique. La seule différence est que le système rationaliste de disposition en échiquier des quartiers d'habitation s'étendant derrière la plaza, est appliqué beaucoup plus systématiquement chez les Espagnols que dans les métropoles indiennes, telle que Tenochtitlán. Vous vous rappellerez peut-être un plan de cette ancienne capitale de l'empire aztèque accompagnant un rapport des Cortès à Charles-Quint et daté de 1524: un schéma parfaitement géométrique (et dans cette abstraction presque transcendantal) orienté autour du point sacré de l'intersection des coordonnées et rempli par de nombreux carrés de maisons assez réguliers. Schéma qui aurait à peine été différent s'il avait été conçu par les Espagnols.

Il est presque hors de doute que la forme primitive de la ville espagnole et portugaise de la Renaissance, dans la métropole comme dans la colonie, est le castel romain, et que nous assistons ici à une renaissance espagnole de l'héritage antique, tout comme dans le domaine de la littérature et de l'art. Si, cependant, l'ordonnance des villes indiennes et espagnoles (toutes deux expression architecturale d'une attitude intérieure) montrent une telle parenté, c'est grâce à des raisons profondes, à une sorte d'harmonie préétablie. Cette harmonie réside dans le fait que la conception magique du monde, propre aux Indiens, et le caractère si proche du

mystique du chrétien espagnol au siècle des découvertes, ne sont pas aussi éloignés l'un de l'autre que l'on ne l'admet généralement. Si les Indiens croyaient, par certaines actions et certains rites, pouvoir influencer le monde supra-sensible, l'asservir à leurs sens, les conquistadores espagnols et les rois qu'ils servaient, n'étaient pas moins persuadés de s'être assurés dans la conquête de l'Amérique, des droits à la clémence particulière de Dieu et d'avoir presque réalisé un royaume divin universel.

Dans les deux cas (chez les Primitifs païens comme chez l'Européen chrétien de la Renaissance) le principe directeur est sans doute qu'il est après tout possible de s'assurer les services de la divinité, en prenant soi-même en mains une partie de l'activité qui lui était réservée. Le temple à côté du palais signifiait non seulement que Dieu, en tant qu'invité, se trouvait à quelques pas, mais aussi qu'il est possible d'exercer sur lui, et pas seulement sur ses prêtres, une discrète surveillance. A qui connaît les rapports entre le roi Philippe II et le Pape à Rome, cette hypothèse, appliquée à un Espagnol du XVII^e siècle, ne paraîtra pas tout à fait absurde. Dieu et le souverain réunis forment le seul et unique sommet du système absolutiste. Autour de lui ne se trouvent, tout au moins en théorie, que des serviteurs et des satellites; exactement comme la Plaza Mayor ou la Plaza de Armas des villes coloniales espagnoles forme le centre grandiose de la vie urbaine, centre derrière lequel ne s'étend que la masse monotone des carrés de maisons, qui, par rapport à la plaza, n'osent arborer que quelques traits personnels à peine ébauchés.

Avant sa découverte, l'Amérique du nord ne possédait aucune ville de la structure et du caractère des grands centres culturels de l'Amérique centrale ou méridionale indienne. Lorsque le protestantisme anglo-saxon des "Pilgrim Fathers" colonisa cette partie du continent, il ne trouva donc aucun élément qu'il eût pu utiliser, consciemment ou inconsciemment, pour enrichir ou soutenir son attitude idéologique fondamentale. C'est pourquoi les Anglo-Saxons en Amérique ont tout simplement écarté le partenaire, l'ont relégué dans des "reservations" et ont entrepris de fonder leurs villes uniquement selon l'esprit du protestantisme réaliste et matérialiste, tandis que les Espagnols ont tout au moins essayé de suivre l'autre voie, celle de la synthèse entre l'Ancien et le Nouveau Monde.

Cette synthèse ne se borne pas à l'aspect purement extérieur: urbanisme, distribution des rues, répartition des bâtiments essentiels; elle est au moins aussi sensible quant au fluide spirituel qui émane de cette collaboration entre l'homme et la matière.

Il est vrai qu'au premier abord il peut nous sembler que des résidences comme Méjico et Lima, où une religieuse, Soeur Juana Inéz de la Cruz, poursuit avec un talent congénital l'oeuvre du grand Gongora; où un vice-roi espagnol, le prince de Esquilache, fonde une académie littéraire dans le style européen; où, dès 1621 (six ans à peine après l'Europe centrale) apparaissent les premiers journaux; où les jésuites font jouer leurs drames et où Saint Thomas d'Aquin est interprété dans les universités, ne sont qu'un pastiche de Madrid, Salamanque et Valladolid, même dans le domaine spirituel. Cependant un examen plus approfondi nous montre que des historiens vivent sous le charme de cette civilisation urbaine, surtout des religieux et leurs élèves, qui s'efforcent de dégager

dans leurs chroniques le patrimoine indien du continent. Nous sommes stupéfaits de voir que, dans les universités, en plus du latin et du grec, on enseigne l'otomi, le náhuatl, le kachiquel ou le quechua; que les fils des caciques peuvent fréquenter des écoles presque meilleures que celles du blanc des classes moyennes. Dès cette époque de colonisation urbaine, on traduit même Lope de Vega et Calderón dans la langue des Aztèques, pour les jouer devant les Indiens, comme le fit par exemple Bernardo de Alba en 1651; tandis que le curé de Tinta dans le Haut-Pérou, Antonio Valdés, se servant de fragments indiens, rédige dans leur langue le célèbre drame de l'"Amour de l'humble Chef Ollantá pour la noble fille Inka Cusi-Coyllur" et le fait représenter entre 1770 et 1780.

Le représentant officiel de cette civilisation urbaine de l'Ouest, la classe des lettrés, des "Letrados", elle-même est inspirée par le "genius loci" de l'Amérique. Formée dans la mère-patrie sur la base d'un vrai humanisme, elle produisit en Amérique des personnalités comme Pedro de Peralta Barnuevo, professeur de mathématiques, astronome, théologue, ingénieur, cosmographe, médecin et juriste à Lima, entre 1700 et 1740. Il fonda en élégants vers espagnols la "Rodogune" de Corneille, tout en composant des vers italiens, latins et même quechuas. Non pas une exception, mais le prototype de cette race, typiquement baroque, de savants spéculateurs, que les Espagnols nommèrent plus tard polygraphes et qui représentent la dernière incarnation du vrai humanisme, avant l'ère de la spécialisation scientifique qui triompha au XIX^{me} siècle. On pourrait les comparer à Descartes en France, à Leibniz en Allemagne, si leur effort vers l'universalité n'avait été par trop entravé par la conception espagnole catholique du monde. De plus une goutte d'esprit indien les rapproche involontairement des anciens Amautas, ces prêtres-lettrés de l'empire Inca, que le descendant des Incas, Garcilaso, fait revivre dans ses "Commentaires Royaux".

A l'ombre d'une classe aussi conservatrice et aristocratique, dont la science est basée sur la spéculation et le respect de l'autorité, et non sur l'expérience, s'ébauche la première phase de la nouvelle culture coloniale, soutenue par les trois grands ordres des franciscains, des dominicains et des jésuites, ceux-là mêmes qui, loin de se retirer, à l'exemple des bénédictins du Moyen-Âge dans les cloîtres isolés, comme le Mont Cassin en Italie, Cluny en France, San Milán de la Cogolla en Espagne, avaient pris pied au centre même du tourbillon de la vie, et, de leur observatoire, s'efforçaient de le maîtriser. Parmi eux les dominicains surtout forment un ordre essentiellement urbain, en même temps que les Augustins et les Religieux de la Merci, moins nombreux, tandis que les jésuites surtout se consacrent également à l'éducation urbaine et aux missions rurales chez les Indiens.

Parmi les diverses manifestations spirituelles auxquelles ces ordres imposèrent leur sceau, les plus durables furent sans doute l'architecture et les arts appliqués. Ce sont ces religieux qui, sous la direction de maîtres européens, assumèrent dans les écoles professionnelles l'éducation des artistes et artisans indiens et qui, tout en s'efforçant de comprendre et de respecter la mentalité de leurs élèves, développèrent ce style colonial américain si particulier. Dans ce style colonial les ornements indiens pénétrèrent presque insensiblement dans le monde des motifs des cathédrales chrétiennes et des palais baroques et même les remplacent complètement. Ce phénomène, particulièrement sensible dans les pièces d'orfèvrerie et d'argenterie religieuses ou laïques,

est admirablement illustré par les exemples recueillis pour l'exposition actuelle du Musée d'Ethnographie de Genève. Dans son excellente monographie, "L'argenterie hispano-américaine à l'époque coloniale" (qui vient de paraître avec une préface du Professeur Pittard), le Dr. F. Muthmann a montré également les étonnantes analogies entre l'art des artisans espagnols et celui des indiens dans l'Amérique coloniale. "On peut découvrir, dit-il, beaucoup d'analogies entre ces deux arts. Tous deux provenaient d'un monde fabuleux, fantastique, très réel pourtant aux yeux des hommes et des artistes des deux continents. Cet entrelacement de plantes, de bêtes, de monstres, de démons et de scènes religieuses, mythologiques ou profanes, était, pour l'Européen du Moyen-Âge et pour l'Indien, l'image de la vie, de la nature, de l'univers. L'art précolombien, qui dégénérait avant la Conquête déjà, fut anéanti; mais les aptitudes artistiques, le sens décoratif et surtout l'ancienne image du monde s'étaient conservés chez les Indiens, malgré la nouvelle civilisation et la nouvelle religion que les conquérants leur avaient imposées. Tout cela se ranima sous l'influence de l'art décoratif européen. Le résultat de cet apport fut un art américain, dans lequel un grand nombre d'anciens motifs, européens et indiens, reprirent leur sens primitif, leur fraîcheur et leur vigueur."

Cela ne signifie-t-il pas que, dans le domaine de l'art, nous trouvons dans l'Amérique coloniale du sud une synthèse entre des tendances idéologiques analogues, synthèse semblable à celle que je viens d'esquisser dans le domaine de l'urbanisme ?

La tâche des grandes métropoles hispano-américaines de l'Ouest semble donc avoir été de préparer le terrain à cette attitude intellectuelle et d'assurer sa diffusion. Cette tâche a surtout été accomplie par Lima avec ses vice-rois qui, suivant les anciennes voies des Incas, construisirent deux grandes routes militaires: l'une vers le Chili méridional, l'autre vers l'embouchure du Rio de la Plata, routes marquées à leur tour par une série de villes, réunies entre elles et traversant de vastes territoires de basse-culture habités par des nomades et s'étendant jusqu'à des rivages à peine explorés jusque là. Ces chaînes de villes de caractère typiquement colonial, dont la tête de pont argentine était la "docta" Cordoba, fondée en 1573, n'ont pas seulement une importance militaire et économique. Leur rôle est assez semblable à celui des célèbres routes de pèlerinages qui, dès le XI^{me} siècle, conduisirent du cloître français de Cluny, à travers la célèbre vallée de Roncevaux, vers le sanctuaire espagnol de Saint Jacques de Compostelle. Elles furent parcourues non seulement par des missionnaires et des religieux, mais aussi par des étudiants laïques, par des savants, des écrivains satiriques et des poètes, des sculpteurs sur bois et des architectes, bien avant 1778, année où elles furent élevées à la dignité de relais de la poste continentale d'Etat, et ainsi englobées dans le système économique et le réseau des communications du continent.

Une des productions littéraires les plus remarquables de l'Amérique du sud, née pour ainsi dire le long d'une de ces routes, et toute imprégnée de son atmosphère, est le célèbre "Lazarillo de Ciegos Caminantes", une sorte de Baedeker pour la route de Buenos-Aires à Lima, dont l'éditeur s'intitule pompeusement descendant des Incas et qui parut à Lima en 1773. En plus de conseils pratiques pour les voyageurs, il nous donne des renseignements précieux sur la civilisation, la sociologie et le folklore, et est un des rares ouvrages de l'époque que nous puissions encore lire aujourd'hui

avec intérêt. Il est intéressant de constater que l'écrivain affirme fièrement être un Indien pur sang et plus encore qu'il le fasse par une formule littéraire typique pour le roman picaresque espagnol et dans un style qui laisse par ailleurs reconnaître que cette littérature de la métropole lui était familière. Nous avons ici un exemple caractéristique de l'assimilation, déjà très avancée vers la fin de la période coloniale, des éléments indigènes et espagnols dans la littérature de l'Amérique du sud.

Des exemples analogues d'une interpénétration mutuelle très profonde, sur la base des deux traditions, se trouvent dans l'architecture et, par là même, dans l'aspect général des villes coloniales espagnoles d'Amérique. Un des exemples les plus frappants serait sans doute Cuzco, la capitale archéologique du Nouveau Monde et le plus grand musée en plein air de l'Amérique espagnole et indienne. Blottie au fond d'une vallée entourée de montagnes géantes, centre et résidence d'un empire théocratique, cette ville avait acquis, en plus de son importance administrative et militaire, la renommée d'une Ville Sainte, à laquelle l'expression du culte imprimait son caractère. Lorsque, le 15 novembre 1533, les conquistadores la transformèrent en une ville espagnole, leur réalisation la plus caractéristique et la plus importante quant à la véritable conquête du pays, fut de remplacer tout simplement le culte du Soleil par le culte de la Croix. Ce caractère sacré de la luxueuse ville fut encore accentué par le clergé qui accompagnait les conquérants. Hallucinés par la grandeur de leur mission chrétienne, entraînés par leur ardeur à étouffer le paganisme qui s'étalait dans les temples somptueux, dans les palais impériaux, dans les sanctuaires, les jardins et les cloîtres des Vierges du Soleil et jusque dans l'imposante citadelle de Sacsahuaman, ils érigèrent des églises catholiques sur les ruines encore fumantes des temples Inca. Comme symbole de la présence même du Christ à la place qu'avait tenue Huiracocha, ils élevèrent leur cathédrale sur les fondations mêmes de l'ancien temple consacré à la divinité péruvienne et le cloître de Saint Dominique sur celles du temple du Soleil.

Mais au fur et à mesure que les Espagnols pénétrèrent les anciennes traditions et légendes des Indiens, ils remarquent qu'une religiosité aussi forte que la leur ne peut être simplement étouffée par la destruction de temples et de sanctuaires. Il est nécessaire de gagner la masse des indigènes, non seulement par l'ardeur de catéchistes, mais aussi par une semblable pompe, et même par des rites et des symboles analogues à ceux auxquels ils étaient habitués de tous temps. C'est ainsi que dans les églises chrétiennes de Cuzco on accepta tranquillement les ornements indiens, on organisa des processions et des pèlerinages qui rappelaient des rites indiens. C'est ainsi qu'on arriva à ce que les milliers d'Indiens suivent les effigies de saints chrétiens, les adorent avec la même onction avec laquelle ils vénéraient la veille encore leurs idoles païennes.

La synthèse entre le Présent et le Passé, plus exactement entre la culture autochtone et la culture importée, est donc le trait le plus caractéristique de l'esprit des villes de l'Amérique occidentale à l'époque coloniale. La signification de cette synthèse ne nous apparaît clairement que lorsque nous la confrontons avec l'aspect, de prime abord tout à fait différent, des villes atlantiques de l'Est, qui se développèrent seulement au XIX^{me} siècle.

Un contact vraiment vivant entre la route militaire de Lima

au Rio de la Plata et le port atlantique de Buenos-Aires ne fut malheureusement établi que vers la fin du XVIII^e siècle. Si ce contact avait existé 150 ou 200 ans plus tôt, au lieu d'être coupé brusquement devant les portes de Córdoba, l'esprit riche en tradition, respectueux de l'autorité, qui régnait sur les villes péruviennes, se serait certainement étendu à Buenos-Aires et à Montevideo. En ce cas l'esprit scolastique et mystique se serait épanoui dans ces villes aussi bien qu'à Lima ou à Quito, et le cercle de la civilisation urbaine américaine aurait été fermé. C'est pourquoi le grand rêve de la seconde moitié de la période coloniale fut d'installer un vice-roi à Buenos-Aires. Rêve qui ne fut cependant complètement réalisé qu'en 1776. Ce royaume représente, dans le domaine spirituel, un effort du despotisme éclairé venu de la métropole, pour assurer une soupape de sûreté à l'esprit du rationalisme de plus en plus agité, afin de l'apaiser avant qu'il ne fût trop tard. C'est pourquoi la métropole accorde une certaine indépendance politique et spirituelle à une partie de l'empire colonial à peine chargée par l'hypothèque scolastique. Mais il était trop tard. La révolution ne put plus être arrêtée, malgré les mesures éclairées prises par le vice-roi de La Plata. Elle éclata le 25 mai 1810 à Buenos-Aires et trois semaines plus tard à Caracas, où la situation était assez semblable.

Car - et vous voudrez bien vous rappeler ici la carte de colonisation que nous voulions dessiner tout à l'heure - dans cette région américaine de la côte Est, habitée par des indiens primitifs, des Caraïbes continentaux, des Tupi-Guaranis, des tribus de chasseurs et de récolteurs de la Forêt Vierge et de la Pampa; région sans villes et sans Etats puissants; sans architecture, sans écriture, et même sans substitut d'écriture, les conditions primordiales pour le développement de villes d'un tout autre caractère étaient désormais données; des villes dont la cellule primitive avait été un port ou un fort indien et qui, aujourd'hui encore doivent généralement leur fondation à l'initiative privée d'un prospecteur, d'un ingénieur, d'un colon ou d'un spéculateur de terrains, ou encore des villes qui, comme en 1882 la ville argentine de La Plata, ont été délimitées sur une feuille de papier à dessin, à l'aide du compas et de la règle, pour répondre à des considérations de politique étatique ou administrative. Ce sont les villes de l'utilitarisme et du positivisme, les centres idéaux pour le développement de la démocratie sud-américaine. Des villes dont le chiffre de population a augmenté au cours de quelques dizaines d'années de façon fantastique par rapport à l'Ouest baroque, végétant depuis plusieurs générations. Si bien que Buenos-Aires, Rio de Janeiro et São Paulo dépassent bientôt le million, tandis que Lima, entre 1810 et 1842, redescendait de 78.000 habitants à 52.000. Cette augmentation de la population prêta à ces nouvelles capitales de la côte atlantique un attrait magique, que les cités de la côte ouest n'avaient pas connu. Tandis que la ville coloniale caractéristique de l'Ouest, Lima, La Paz, Quito ou Bogotá, ne retenait entre ses murs que deux à quatre pour cent de la population rurale, plus de trente pour cent de tous les Argentins sont aujourd'hui rassemblés à Buenos-Aires et plus de vingt-huit pour cent de tous les Uruguayens à Montevideo.

C'est ainsi que se développent d'immenses réservoirs, non seulement pour la population rurale qui afflue vers la métropole comme l'insecte attiré par la lumière, mais aussi pour tous les Européens désireux d'émigrer: non seulement des commerçants et des colons, mais aussi, depuis trois ou quatre générations, des écri-

vains, des lettrés et des professeurs. Car si les villes coloniales du type oriental, dans le dualisme toujours renaissant Valparaíso-Santiago, Callao-Lima, Guayaquil-Quito, Baranquilla-Bogotá, avaient toujours soigneusement séparé la fonction économique de la fonction spirituelle de la ville, en réservant à chacune de ces fonctions un quartier particulièrement prédestiné à ce rôle par la nature, ces deux éléments se confondent désormais: Buenos-Aires et Rio de Janeiro sont à la fois ports mondiaux et capitales, leur océan est l'Atlantique, la grande voie de liaison entre l'Amérique et l'Europe du XIX^{me} siècle, et non plus le Pacifique des XVII^{me} et XVIII^{me} siècles, accessible seulement après un long voyage à travers l'isthme de Panama.

Français et Anglais, Allemands, Suisses et Autrichiens, Italiens et Slaves que le rigide système de monopoles économiques du régime colonial avaient tenus éloignés, pouvaient désormais affluer sans entraves, apportant non seulement des hommes et des capitaux, mais aussi une réserve importante d'idées: les Français l'esprit positiviste, l'élégance esthétique et la tendance à la centralisation, éléments qui, à l'avenir, marqueront de leur sceau la ville de l'Amérique latine, depuis son administration et sa vie de société jusqu'à sa philosophie et sa littérature; les Anglais apportent leur "common sense" et leur esprit pratique, qui n'ont pas peu contribué au bannissement de la littérature de propagande religieuse et de polémique scolastique, au profit de statistiques, de rapports et de bilans, dans la majorité des imprimeries de la ville.

Si le véritable représentant de l'esprit urbain dans l'Amérique orientale était l'universitaire, fier de sa formation classique, conscient de sa supériorité sur le bourgeois moyen, le plus souvent un religieux ou un magistrat, son rôle est repris dans la nouvelle ville atlantique par le bourgeois libre des classes moyennes. L'importance de cette transformation des élites, quant à la fonction spirituelle des villes, saute aux yeux. Conscients de ce que le progrès, ou comme ils disent eux-mêmes la "civilisation", dans leur pays dépend d'eux, ils considèrent que leur premier devoir est de veiller à l'éducation de toutes les classes sociales et de tous les habitants: Sarmiento, tout jeune encore le sage adversaire idéologique de la dictature aux environs de 1840, réalisera trente ans plus tard l'idéal d'être à la fois chef d'Etat et pédagogue. L'évolution déterminée par lui, et par les dix-huit républiques-soeurs qui partageaient ses opinions, fera naître ce type d'intellectuels, dès lors répandu dans tout le continent, qui, avec une vraie joie de pionniers, découvrent des domaines méprisés, interdits, diffamés à l'époque coloniale, qui font jaillir du sol des journaux quotidiens d'une richesse, d'un format et d'un niveau rarement atteints en Europe. Journaux destinés à remplacer la production de livres encore embryonnaire alors. Au cours de quelques générations, cette production fut développée jusqu'à s'étendre de ses deux foyers, Buenos-Aires et Rio de Janeiro, jusqu'au coeur des pays voisins. La conception unificatrice de l'américanisme de caractère ibérique a également trouvé son expression la plus énergique dans cette nouvelle attitude intellectuelle des villes. Attitude reflétée d'abord dans la littérature et depuis quelque trente ans dans l'effort tenté pour bâtir un foyer à la philosophie de la civilisation du continent.

Malgré d'importantes divergences entre les différentes républiques, quant au dosage et à la couleur locale, la base de toutes ces idéologies est à nouveau la synthèse entre l'indianisme et

l'ibérisme, synthèse qui cependant repose sur une base beaucoup plus large que celle de la période coloniale. Cela s'explique par le fait que, aux deux facteurs primitifs, l'indianisme et l'ibérisme, deux autres se sont désormais ajoutés, que le XVII^e et le XVIII^e siècle, par suite de leur refus absolu de toute influence autre que celle de la métropole, ne pouvaient encore connaître. Ces deux facteurs nouveaux sont l'ingérence de l'Europe en général, et, plus récemment, de l'Amérique du nord, qui a planté dans le décor des villes comme Buenos-Aires, Rio et São Paulo les gratte-ciels new-yorkais et y a apporté l'évangile de Wall Street, la culture cinématographique de Hollywood, les lois de la bonne société de Miami et le travail à la chaîne de Ford.

Cependant, dans l'ensemble, ces derniers éléments ne sont que des taches de peinture fraîche sur un ancien tableau. Le noyau du problème est resté le même, que nous soyons en 1550 ou en 1950. Aujourd'hui comme alors, il faut reconnaître que le monde occidental et le monde autochtone dans l'Amérique latine se heurtent fatalement, et que la tâche du continent méridional est de concentrer les énergies dispersées des deux mondes en une influence unique, d'effectuer la synthèse entre la conception magique du monde propre aux Indiens et le système de causalité des Européens; de réconcilier la croyance de l'un en une dépendance cosmique des hommes, avec l'individualisme qui sert de guide à l'autre.

Depuis l'époque de leur création, les villes de l'Amérique latine ont contribué à la solution de ce problème. On peut même affirmer que cette solution a été en grande partie trouvée grâce à l'initiative des populations urbaines, laïques ou religieuses. Ces classes éduquées ont été pendant des siècles les esclaves d'une conception historique qui restait encore orientée vers les dogmes du christianisme: création, péché originel, rédemption et Jugement dernier, alors qu'autre part on avait déjà humanisé le Bon Dieu jusqu'à en faire un génial technicien ou le plus vénérable des philosophes. Les élites intellectuelles des villes hispano-américaines avaient eu plus de trois cents ans pour laisser cette conception mystique agir sur les Indiens, très réceptifs à de telles impressions, et pour les attirer, de façon pour eux presque insensible, vers le camp chrétien et par conséquent occidental. Les villes de l'Amérique du nord n'acquirent leur puissance et leur prestige que lorsque, dans le monde occidental, le système médiéval et scolastique de compensation entre la Foi et la Raison eût été remplacé par l'intronisation de la Raison seule, cette raison qui dévoilait aux Indiens si peu de ce monde supra-sensible dans lequel se déroulent leurs mythes et leurs légendes. Le christianisme espagnol par contre sut admirablement concrétiser les relations qui existent entre l'individu et les phénomènes de l'univers, relations familières depuis toujours à l'Aztèque et au Maya, au Chibcha et à l'Aymarà, à l'Aruaque et à l'Araucan dans leurs légendes de la création, du déluge, de la chute et du salut de l'humanité.

Sur cette base, l'âme indienne et l'âme espagnole s'étaient déjà pour une grande part rencontrées lorsque, avec l'émancipation politique de l'Espagne, le vent du rationalisme se mit à souffler sur l'Amérique du sud également. Des milliers et des milliers d'Indiens, avec leurs enfants et petits-enfants, avaient été gagnés à la conception des conquérants, au lieu d'être écartés par indifférence ou rancune. C'est ainsi que l'Espagne put poser dans le Nouveau Monde la base de dix-neuf Etats qui, non seulement se montrèrent viables lorsque le temps de leur indépendance politique fut

venu, mais qui possédaient depuis longtemps une civilisation propre. "La civilisation est quelque chose qui s'est développé organiquement" dit l'américaniste Walter Krickeberg dans son introduction à l'intéressant ouvrage de Kurt Peter Karfeld, "Cultures disparues, peuples vivants", paru en 1941. Et il poursuit: "Elle ne peut être expédiée par dessus l'Océan, avec des églises françaises et des palais vénitiens, défaits pierre à pierre et emballés dans des caisses, ni avec les tableaux des anciens maîtres, achetés sans discernement dans les salles de vente d'Europe. Elle ne se développe que sur le sol d'un peuple formé par l'union de nombreux destins communs. Cachés dans de paisibles agglomérations du Mexique et blottis dans les vallées des Andes de l'arrière-pays péruvien, les cathédrales et les cloîtres riches en trésors d'art, s'élevèrent au-dessus des "patios" ombragés des habitations hispano-mauresques. Plus que de nombreuses paroles et de bruyants discours ils témoignent de la force et de la vitalité de la civilisation espagnole en Amérique."

Je tiens à souligner tout spécialement que, si cette civilisation coloniale a pu être réalisée sans devenir un reflet schématique de la métropole, c'est à la population urbaine sud-américaine qu'en revient tout le mérite. C'est grâce à elle que dans ce continent l'idée de "peuple", au sens européen d'unité raciale, s'efface devant la tradition historique et la tâche presque sacrée d'explorer le pays, ce vaste pays si riche d'avenir, d'en découvrir les richesses matérielles et spirituelles et de les mettre au service de l'homme. C'est là une tâche humaniste au sens le plus vrai du mot. L'humanisme des XVI^{me} et XVII^{me} siècles a su accomplir cette tâche grâce à la faculté d'adaptation de son élite intellectuelle urbaine. Je ne doute pas que l'humanisme du XX^{me} siècle sache résoudre le même problème avec la même maîtrise.

Un peintre-ethnographe suisse chez les Sioux.

Rudolf Frédéric Kurz, alias "Oeil de Fer" (1818-1871).

par M. René NAVILLE (Genève).

Le regard du visiteur du Musée d'Ethnographie de Genève s'est peut-être plus d'une fois arrêté sur cette gravure ornant le mur du couloir d'entrée et qui représente des Indiens fuyant à dos de cheval devant un incendie des Prairies en Amérique. Si, poussé par la curiosité, il a cherché à connaître l'auteur de cette illustration, il aura pu lire dans un coin, inscrit en lettres minuscules, le nom de Kurz.

Or beaucoup ignorent que Kurz était suisse et originaire du canton de Berne. Le Musée Historique de cette ville possède de nombreuses oeuvres dues au pinceau et au crayon de cet artiste qui, de 1846 à 1852, passa six ans de sa vie avec les Compagnies de pelleteries et les Indiens du Moyen et du Haut Missouri.

Poussé par le goût de l'aventure et par un tempérament romantique, notre compatriote avait quitté en 1846 sa ville natale pour, sur les conseils d'Humboldt qu'il avait connu à Paris, gagner le Mexique. A Paris, il avait également reçu de précieux avis de